

Transcription de l'entretien avec Louis HEURTIN

Enregistré à son domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 8 novembre 2010

[0'00"00] – Origines

Louis Heurtin : Alors je suis Louis Heurtin, j'habite au 28 rue Henri-Tendron, à Rezé, ça fait 80 ans. Je suis né en 1930, le 13 juillet.

Cécile Liège : Vous êtes né à quel endroit, à Rezé ?

LH : Ici même, dans la maison où nous habitons actuellement. A l'époque, mes parents étaient en location. Les biens appartenaient à la famille Rigaud [PHON], les Vinaigreries orléanaises, qui étaient à l'époque, rue Alsace-Lorraine et Félix-Faure, à Pont-Rousseau.

CL : Vous habitiez ici, au Chêne-Creux, et vos parents faisaient quoi ?

LH : Mes parents étaient maraîchers. Mon frère et moi, on a pris la suite de l'exploitation dont mes parents avaient la location, et dont nous avons fait, quand nous nous sommes mariés, l'acquisition du terrain.

CL : Vos parents étaient maraîchers, leur terrain était où ?

LH : Ici même. Vous voyez actuellement, le lotissement Garden Square, c'était l'exploitation maraîchère. Qui étaient pas les exploitations maraîchères de maintenant. C'était moins élaboré. Mais enfin, c'était quand même une culture maraîchère.

[0'01"44] – Le quartier de son enfance

CL : A quoi ressemblait le Chêne-Creux à l'époque ?

LH : C'était un village. Le village du Chêne-Creux, qui porte toujours le nom. Y'avait à l'époque trois étangs. Sur le terrain communal, où est actuellement le groupe scolaire du Chêne-Creux, j'ai été bien des fois à la pêche aux poissons, étant enfant.

CL : C'était un village avec beaucoup de maisons ?

LH : Ici, il y avait très peu de maisons, à ce qui s'appelle ici le lieu-dit, très précis, la Maillourie [PHON], il y avait ma maison, où habitaient mes parents, et la maison à côté, de la propriété Rigaud [PHON] également, qui était ce qu'on dirait la maison bourgeoise de l'époque. Qui a été détruite à l'époque où le lotissement a été fait. Dans les années 70.

CL : Cette maison bourgeoise, elle était habitée par qui ?

LH : Les locataires d'une partie de la propriété Rigaud [PHON].

CL : Les Rigaud étaient propriétaires de l'ensemble ?

LH : Oui. De toute cette partie, qui rejoignait la rue Maurice-Jouaud, qui s'appelle maintenant la rue Maurice-Jouaud, la rue du Verger. Tout cet ensemble était... entre les jardins ouvriers du Chêne-Creux. Parce qu'il y avait beaucoup de petits jardins, entre les cultures maraîchères et la rue actuelle, qui est la rue du Chêne-Creux, il y avait beaucoup de petits jardins ouvriers. Et les gens du Chêne-Creux faisaient leur jardin. Tous les soirs, à la belle saison, tout le monde allait faire son jardin. Et quand c'était pas le samedi, voire le dimanche.

CL : Les habitants du Chêne-Creux travaillaient où, eux ?

LH : Beaucoup travaillaient à Nantes, une grande partie. C'était soit les fonderies. J'ai connu des gens qui étaient aux fonderies, qui sont décédés maintenant, bien sûr. D'autres qui étaient aux constructions navales. Et puis d'autres professions : y'avait des cantonniers, à Rezé. Y'avait trois cantonniers. Qui travaillent sur la commune de Rezé. C'était avant la guerre. Et après aussi.

CL : Les jardins ouvriers existaient déjà avant la guerre ?

LH : Ils existaient avant la guerre, oui. Je les ai toujours connus.

CL : Tout à l'heure, vous avez dit que c'était un village, alors comment était la vie de village ?

LH : Oui, y'avait une vie de village. Il y avait deux cafés, une épicerie, et même j'ai connu étant très jeune, avant la guerre, une petite épicerie. Une dame qui tenait cette petite épicerie s'appelait Mme Binette [PHON]. Elle avait une licence pour vendre des alcools mais elle n'avait pas le commerce de café par contre. Il y a eu deux cafés. Il en existe encore, et là où il y a le café du Chêne-Creux d'ailleurs, il faisait alimentation en même temps. C'est toujours un café aujourd'hui. C'est le seul qui reste au Chêne-Creux.

CL : Votre situation, par rapport à Rezé, c'était quoi ?

LH : Nous on était en bordure du Chêne-Creux, entre, pratiquement, la ferme de la Houssais, où il y avait le Château de la Houssais, qui a été détruit lors du départ de l'occupation allemande. La ferme de la Houssais, maintenant, elle est... tout le quartier de la Houssais, que j'ai vu se construire, que j'ai vu le château brûler. C'était au moment du départ des Allemands. J'étais encore gamin. Ça m'avait fait tout drôle de le voir brûler, de voir le clocheton du château s'écrouler. Ça m'avait marqué.

CL : Le château, ça représentait quelque chose d'important ?

LH : C'était une propriété assez importante quand même. Et puis la ferme avait plus de 20 ha autour.

CL : Qui habitait là avant la guerre ?

LH : Dans la ferme, c'était la famille Hertaud [PHON]. Monsieur Hertaud [PHON], quand les constructions se sont faites, il est rentré à la ville de Rezé, comme cantonnier.

CL : C'est lui qui était fermier ?

LH : Oui, avec ses parents. J'ai connu son père à ce monsieur-là.

[0'07"34] – Souvenirs d'école

CL : Enfant, vous alliez à l'école où ?

LH : A Saint-Paul, à pied. Y'avait pas de car à cette époque-là, on revenait manger le midi, et on retournait. Ça faisait 1,5 km, ça faisait donc 6 km par jour. On était rendu à l'heure quand même !

CL : Vous alliez tout seul ?

LH : Oui. Pendant quelques années, j'y allais avec mon frère parce qu'il avait quatre ans de plus que moi.

CL : Il n'y avait pas d'autres enfants du village ?

LH : Si ! On était plusieurs du Chêne-Creux, à la même école. On était... On était cinq ou six, hein ! Il y avait des enfants qui allaient à l'école à Ragon.

CL : Pourquoi à Ragon ? C'était l'école publique ?

LH : Oui. Mais il y avait l'école publique à Pont-Rousseau aussi.

CL : Vos parents vous avaient mis à l'école privée par choix ?

LH : Je pourrais pas préciser. Je sais pas. J'ai jamais posé trop la question.

CL : Vous vous souvenez des relations entre vos copains de l'école publique et vous, de l'école privée ?

LH : Les gens qui allaient à l'école à Ragon, je les ai pas connus tellement parce qu'ils étaient de l'autre bout du Chêne-Creux. C'était presque, un petit peu, point de vue enfants, c'était un peu séparé. Enfin, séparé, non. Mais on se connaissait pas bien, quoi. Je les connaissais pas tous pareil.

[0'09"22] – Les loisirs d'enfants

LH : Et puis on restait souvent chez nous parce qu'on avait assez grand, alors on avait de quoi jouer dans le jardin, alors on n'allait pas... Des fois j'allais sur le terrain communal, comme je disais tout à l'heure, là où il y avait les étangs. C'était tout, hein, on n'allait pas très loin. On n'allait pas très loin étant enfant, hein.

[0'09"44] – Les deux alambics

LH : Et j'ai connu, comme je vous disais tout à l'heure, il y avait trois étangs, il y avait une brûlerie, il y avait deux alambics qui venaient là au Chêne-Creux. Ça fait partie du patrimoine du Chêne-Creux. Les alambics étaient placés, actuellement où est le terrain de sport du groupe scolaire du Chêne-Creux. Dans la première petite maison qui touche. Et puis un autre, qui montait une petite cabane pour se mettre à l'abri et l'alambic était dehors. Alors les gens de la région, de Rezé tout au moins, même peut-être un peu pour Saint-Martin... ha, peut-être pas car ils allaient au champ [je ne comprends pas] après, un village du Pont Saint-Martin. Mais les gens de Rezé et des environs venaient emporter du vin pour faire de l'eau de vie. Tout l'hiver. Ça devait commencer à la mi-décembre et ça restait jusqu'à la mi-février. Oh oui, ça durait bien deux mois. Les gens venaient avec la charrette et la barrique de vin, ou le lie de vin. Les lies de vin, c'est quand on fait le soutirage, le dépôt de vin était récupéré dans les mêmes fûts, et les gens venaient faire distiller ça pour récupérer l'alcool, l'eau-de-vie quoi.

CL : Les gens consommaient sur place ?

LH : Oh ben ils en goûtaient sans doute. Si, si. Je me rappelle très bien. Il y avait un Monsieur qui habitait le Chêne-Creux, dans les petites impasses un peu plus loin. Il apportait tous les jours le journal pour un monsieur qui avait l'alambic, alors il avait son verre de goutte, comme on disait...

[0'11"40] – Les loisirs (suite)

CL : Est-ce que vous aviez vous, enfant, des loisirs ?

LH : Non. A l'époque, quand on a grandi, c'était la guerre.

CL : Il y avait le patronage ?

LH : A Saint-Paul, il y avait de la gymnastique, y'avait des choses comme ça. Mais nous, comme on était un peu éloignés, on n'y allait pas. Plus grand, après, je suis allé beaucoup vers Saint-Paul. Mais étant enfant, non.

CL : Alors le temps libre, c'était quoi ici ?

LH : On jouait dans le jardin et puis on était tout contents des fois d'aider les parents.

CL : Qu'est-ce que vous faisiez ?

LH : Ho, des fois des bêtises ! Non mais on aidait à ramasser les récoltes un petit peu. Vous savez, ça durait pas toujours longtemps, hein. Quand on est gamin, on le fait un petit moment, et puis tout à coup, le courage nous manque !

CL : En même temps, c'est comme ça que vous avez appris votre métier aussi ?

LH : Oui.

[0'12"58] – La seconde guerre mondiale

LH : Je me rappelle quand les Allemands sont arrivés, les avoir vus arriver. Au bout de deux ou trois jours, ils étaient plus ou moins dans le secteur, on en avait vu très peu. Il est passé un convoi, avec des chevaux à l'époque. Et l'armée allemande avait aussi des chevaux. Et dans leur char un petit peu à la mode

allemande de l'époque, quand ils sont venus au château de la Houssais. Y'a eu, on peut appeler ça un convoi. Qui est passé devant chez nous, et ils ont été près de deux heures à passer devant chez nous pour venir s'installer dans le château de la Houssais. A l'époque, c'était dans les tous débuts de l'Occupation. Je ne pourrais pas dire les dates avec précision parce ça m'a échappé, je n'ai pas pris de notes, peut-être à tort. Mais ça a été très long. Ils ont mis un bout de temps avant de se mettre en place. A un moment, ils étaient arrêtés devant chez nous. Ils ont été très longtemps à.... Mais, a priori, ils nous ont rien dit de désagréable. Ils se sont pas occupés de nous.

CL : Vous vous souvenez avoir eu peur ?

LH : Ben on était gamin, alors on se rendait pas trop compte. Mais mes parents étaient plutôt apeurés de voir l'occupation allemande arriver ici. Ça a été quand même un événement grave.

CL : Est-ce que ça a touché leur travail ?

LH : Oui, quelque part, ça touchait le travail. Parce que, déjà, au début de la guerre, mes parents ont eu un cheval qui a été réquisitionné par l'armée française. Et après, y'en a eu deux qui ont été pris par les réquisitions de l'armée allemande. Alors ça a été un handicap. Fallait racheter un autre cheval. Beaucoup plus jeune, trop jeune pour être réquisitionné. Mais alors, il a été payé un certain prix – je ne dirais pas le prix, je m'en rappelle plus, mais pour en avoir un autre, il fallait payer le double ! Alors ça a été un handicap, comme pour beaucoup dans les fermes, sans doute dans toute la France, ça devait être plus ou moins pareil.

CL : C'était quoi le rôle du cheval dans votre exploitation ?

LH : Ben ils faisaient les travaux de labour. Et puis pour transporter ce qu'il y avait, enfin le travail dans une exploitation agricole, quoi.

CL : Avez-vous des souvenirs liés à l'Occupation ?

LH : Un moment, y'a eu des fouilles, passaient les Allemands, vérifiaient, fouillaient dans toutes les maisons, dans les armoires, partout, pour voir, ben je sais pas ce qu'ils cherchaient exactement, mais enfin... Voir sans doute s'il y avait ou des armes, ou des papiers qui auraient pu être compromettants, quoi. Sans doute, je suppose. On peut pas dire qu'ils ont été incorrects. Mais enfin, y'en avait un à chaque angle de mur et de porte, dans la maison. Sont arrivés je ne sais pas combien de véhicules, tout le monde est descendu de dedans et puis, ils ont bloqué toutes les maisons. Une fois comme ça. Il y a eu une autre fois, mais c'était deux Autrichiens. Ils ont dit qu'ils étaient Autrichiens. Ils ont même pris un verre, ils étaient super gentils. Et je m'en rappellerai toujours, on avait ri après, malgré que c'était pas... mais ils avaient pas cherché grand-chose dans la maison... Ils avaient pris un verre et après ils repartaient sans ramener leurs fusils ! Ils avaient fait trois-quatre-cinq mètres, on leur a dit, ils sont revenus. J'ai l'impression qu'ils étaient pas très motivés...

CL : Et les bombardements ?

LH : Alors, on a eu les bombardements, où il y a eu quelque chose comme trente et quelques bombes sur la ferme de la Houssais. Sauf erreur, la maison où habitaient M. et Mme Hertaud [PHON] et ses parents, a été écrasée je crois. C'était un jour où il y avait une réunion de syndic des cultivateurs. A ce moment-là, ils se réunissaient, comme maintenant aussi. Mais là, ça se passait aux Trois-Moulins, où est le Coralie maintenant. Y'avait un café-restaurant à l'époque. Ils faisaient surtout café, et il y avait une salle où il y avait des réunions. Et après, quelques cultivateurs étaient venus prendre un verre à la ferme de la Houssais. Et quand il y a eu les premières bombes qui sont tombées sur Bouguenais, qu'était à côté de l'aérodrome, pas du tout dessus, Mme Hertaud [PHON], elle a prévenu, elle a dit : « Venez voir, venez voir, les bombes qui tombent là-bas ! ». Puis la fumée qui montait. Ils sont sortis de la cave où ils étaient. Il est tombé une bombe en plein dessus. Heureusement, sans ça... je crois qu'ils étaient sept personnes. Ça aurait été un drame. Là, y a eu personne de blessé. Ils avaient une petite voiture à roues de caoutchouc à l'époque, ils étaient assez bien équipés ces gens-là. Ils étaient assez modernes pour l'époque. He bien, avec le souffle des bombes, ça avait passé par-dessus la barge de foin la petite charrette. Ils s'étaient mis derrière la barge de foin, et quand ils ont vu la petite charrette passer par-dessus, ils se demandaient ce qu'il arrivait ! Y'avait un poulailler à côté, il est pas resté une poule, hein ! Et chez nous, ici, dans notre jardin, actuellement là où il y a la palette de demi-tour de la rue Darwin, y'avait une bombe de tombée ici, à l'écart de toutes les autres. La maison, il n'est pas resté un carreau

aux portes et aux fenêtres, hein !

CL : Vous étiez où à ce moment-là ?

LH : J'étais au carrefour de la Butte-de-Praud, chez Monsieur Guyot [PHON] à l'époque. Aujourd'hui, il me semble que c'est le carrefour de la rue Maurice-Jouaud et de la rue Paul-Claudel. On appelait ça à l'époque la route du Pont-Saint-Martin. C'était donc un dimanche midi. Je me rappelle plus ce que j'avais été faire. Mes parents avaient dû m'envoyer faire une commission ou quelque chose comme ça. Quand je suis redescendu, ce qui était à l'époque la route du Pont-Saint-Martin, qui est la rue du Chêne-Creux, à mi-chemin, y'avait des branches d'arbres de cassées, de la terre en travers de la route. Et au Chêne-Creux, il y avait une maison qui était défoncée. Et en arrivant presque chez nous, il y avait des grands arbres, des frênes, les branches étaient cassées, la terre à travers la route. Et quand je suis rentré dans la maison, mes parents étaient blottis sous le tombereau. Mes parents s'en servaient pour rouler les différents matériaux de l'exploitation. Je les ai appelés et je savais plus où ils étaient ! Je me suis retrouvé un moment seul dans la cour et la maison. Et quand j'ai vu qu'ils n'étaient pas dans la maison, je les ai appelés. Ils étaient terrorisés, la bombe était tombée à trente mètres ! Oh oui, il y avait un trou de dix mètres de profondeur par dix-douze mètres de largeur.

CL : A quoi ressemblait le quartier de Chêne-Creux après les bombardements ?

LH : La ferme de la Houssais était remplie de trous. Il devait y avoir quelque chose comme trente-deux bombes. Y'en avait partout, dans les prés, dans les champs, c'était une catastrophe. Nous, mes parents avaient des châssis maraîchers, on a retrouvé des piles de châssis qui faisaient 1,20 m de haut, les blocs de pierre étaient tombés dessus, tout était écrasé. Ils ont tout perdu ! Ils ont tout perdu à l'époque, ça a été une catastrophe. Ça a été un coup dur pour eux. Ça m'a marqué quand même.

CL : Quand le château de la Houssais a brûlé, c'est au moment des bombardements, ou après ?

LH : C'est au départ des Allemands. Ils ont fait brûler le château de la Houssais.

CL : Pourquoi ?

LH : Pour le détruire. Comme ils ont fait brûler le château où est Le Corbusier. Il a été détruit au moment de la Libération. Au départ des Allemands. C'est une chance qu'ils n'aient pas détruit le château de Rezé. Mais il a été détruit par la suite. C'est d'ailleurs ce qui est dommage. Pour moi ça été un grand regret.

CL : C'est une autre époque, et il y avait besoin de logements...

LH : Peut-être. Mais il y aurait sans doute eu des possibilités de faire des logements, peut-être un peu moins, c'est vrai. Mais y'avait bien d'autres terrains qui auraient pu être utilisés. Ça aurait fait un patrimoine. Et j'aurais très bien vu la mairie mieux centrée dans la ville. Et mieux placée que comme elle est là. Je veux pas en faire une critique mais c'est mal placé.

CL : Comment le quartier a-t-il commencé à revivre après les bombardements, et au moment de la Libération ?

LH : Ben c'est reparti normalement, tout doucement. Y'a pas eu de... Si, les gens étaient heureux, étaient contents. Mais ça s'est passé assez simplement dans le secteur. On a vu les Américains, mais ça a demandé quelques jours. Parce qu'ils ont pas traversé la Loire toute de suite. Ça a été libéré par les Forces françaises, les FFI et tout ça.

CL : C'est eux que vous avez vu en premier ?

LH : Ah oui. Par contre, on a vu les convois d'Allemands partir avec des chevaux. Et ils sont venus trois ou quatre jours avant - je sais pas où ils étaient basés, pour prendre un cheval. Celui qu'on avait encore récupéré pour la deux ou troisième fois ! Mes parents l'avaient caché. C'était pas simple. Ils avaient peur qu'il se mette à appeler, et qu'on l'entende, en entendant parler. Non, le cheval avait rien dit, il est resté celui-là. Mes parents ont eu chaud. Vous savez, ma mère, ça l'avait quand même terrorisée. Parce que s'il repartait celui-là, on n'avait plus rien. On n'avait plus rien. Parce que c'est pas le tout, fallait racheter. Et puis pendant la guerre, le commerce était pas évident. Et j'ai connu un moment, quand les ponts étaient coupés, mes parents ne pouvaient plus vendre leurs produits aux Champs-de-Mars. On avait en quelque sorte créé le marché de Vertou. On a été vendre à Vertou, sur la place du Marché. En attendant de pouvoir repasser pour pouvoir aller à Nantes.

CL : Le marché de Vertou existait déjà ?

LH : Non, pratiquement, mes parents l'ont presque créé. Y'avait un cousin qui était garde-champêtre et qui avait dit à mes parents : « *Venez donc vendre vos produits sur la place.* » Parce qu'il y avait beaucoup de gens réfugiés à Vertou. Et ils avaient pas grand' chose. Si bien qu'on arrivait à vendre assez facilement. On allait le jeudi. Et puis après, on est allé le dimanche. C'était le jeudi matin et le dimanche matin. Et le marché de Vertou a continué petit à petit.

[0'27"18] – Formation professionnelle

CL : Quel type d'études vous avez faites ?

LH : Je suis allé à l'école à Saint-Paul. Et comme avec la guerre, l'école s'est déplacée, j'ai pas suivi. J'ai arrêté l'école à treize ans.

CL : Vous avez eu votre certificat ?

LH : Non, parce qu'à l'époque, c'était à quatorze ans. Donc j'ai pas eu de certificat d'études. Mais j'ai réussi dans la vie quand même.

CL : C'est quelque chose que vous regrettez ?

LH : Ça aurait été mieux si j'avais pu suivre l'école jusqu'au bout. Mais mes parents m'ont pas fait partir avec... ils sont partis à Saint-Mars-la-Jaille, je crois. Alors donc, je suis resté. Et puis j'ai travaillé avec les parents, à les aider. Et puis après j'ai continué le travail et on a développé l'exploitation.

CL : Et votre frère, il a fait quoi à ce moment-là [pendant la guerre] ?

LH : Il avait quatre ans de plus que moi alors il travaillait à l'exploitation.

CL : De fait, vous avez commencé votre travail à treize ans ?

LH : J'ai commencé à treize ans.

CL : Vous faisiez quoi ?

LH : Différentes tâches : aussi bien faire des plantations ou des semis, ou rouler les brouettes de sable. J'étais pas gros gaillard mais je remplissais la brouette quand même. On voulait pas lâcher le morceau !

[0'29"07] – L'armée

LH : Et puis le temps a tourné et je suis parti à l'armée. En 50. Je suis revenu en 52.

CL : L'armée, c'était quoi pour vous ? Vous êtes parti ?

LH : J'étais à Lunéville. L'armée de terre, 26^{ème} régiment d'infanterie. J'ai fait un mois à peu près. Et de d'là, on m'a envoyé, j'ai fait trois mois de peloton. Je comprenais pas trop pourquoi, moi qui n'avais pas trop de bagage intellectuel. Mais je m'en suis pas mal sorti parce que j'avais la volonté justement de m'en sortir.

CL : C'est quoi le peloton ?

LH : C'est la formation de sous-officier. Je suis parti en stage à Nancy. Au départ on voulait m'envoyer faire un stage de comptabilité. Je me voyais pas très bien placé ! Mais enfin, c'est l'armée, hein ! Et puis ça a changé d'avis et je me suis retrouvé à Nancy pendant trois mois, en stage de mécanique automobile. Pour moi, ça m'a beaucoup souri parce que j'avais envie d'apprendre, j'ai beaucoup appris, et ça m'a servi toute ma vie. J'ai cherché à apprendre. Et j'avais avec moi les gars de différents régiments, et dont certains étaient fils de mécanicien qui avaient de grandes connaissances et tous leurs diplômes de mécanicien. Et puis on avait les officiers qui nous encadraient. Mais je travaillais avec eux parce que je voulais apprendre. Parce que j'avais perdu peut-être un peu de temps étant gamin, avec le passage de la guerre. Quand je suis ressorti, j'avais un certain grade, un peu. C'est pas pour le grade mais c'est surtout, j'avais appris beaucoup.

CL : Ça rattrapait le Certif'...

LH : Oui, et puis ça forme un homme. Je suis rentré, j'étais gamin, je suis ressorti, j'étais un homme. Très important pour moi.

[0'31"44] – Le parcours professionnel

LH : J'ai continué dans l'exploitation. On a donc modernisé l'exploitation. C'était donc en 52. On a pris une certaine importance et puis après, j'ai fait connaissance de ma future femme.

CL : Qu'est ce qui a fait que l'exploitation a grandi ?

LH : Dans l'équipement matériel. Avec mon frère et mes parents, on a cherché à évoluer.

CL : En agriculture, il y avait des techniciens qui venaient voir, conseiller. Vous, comment ça s'est passé ?

LH : Il n'y avait pas de technicien, il n'en était pas question. Mais on a suivi l'évolution. Il y a eu les motoculteurs et tout ce qui s'en suit. Je me rappelle, on avait à l'époque, je voudrais pas dire trop l'année, peut-être 55, dans cette période-là. On avait acheté à l'époque un des plus gros motoculteurs de la région nantaise, un Simar. Ah oui, c'était dans les gros engins. Ben y'avait quand même une surface : y'avait trois hectares grandement, alors fallait un engin assez important. Ah oui, c'était du beau matériel. Et on a attendu plus de six mois après la commande. De la date où il aurait dû être livré. Parce qu'à l'époque, on faisait le barrage de Donzère-Mondragon. Et comme il y avait pas trop de capitaux, d'après ce qu'on nous disait tout au moins, de devises pour acheter, il a fallu attendre qu'il y ait de la monnaie. Parce que c'était un motoculteur suisse. Alors ça a retardé. Ah c'était pas simple, hein. On n'allait pas dans le magasin comme maintenant, pis on revenait avec l'engin sous le bras ou presque.

CL : Vous faisiez partie d'un réseau pour vous tenir au courant du matériel, du métier ?

LH : Y'avait des groupements maraîchers nantais. Mon père faisait partie du groupe de maraîchers, à l'époque je crois que c'était Pont-Rousseau. Ça s'est divisé en trois sections : notre secteur était le groupe des maraîchers des Trois-Moulins.

CL : Il y avait beaucoup de maraîchage ici ?

LH : À Rezé, c'était beaucoup de maraîchers. Si on prend le quartier du *[je ne comprends pas]*, c'était beaucoup de maraîchers. Là où il y a des immeubles actuellement, là où vous avez... y'a eu les pompiers qui ont été dans la maison à Monsieur Dupont [PHON], dans ce terrain-là, c'était une culture maraîchère. Vous aviez Monsieur Belliard [PHON], vous aviez les frères Bardais [PHON], vous aviez Monsieur Francheteau [PHON]. Près des *[je ne comprends pas]*, Monsieur Orain [PHON]. Ah y'avait beaucoup de maraîchers !

CL : A Rezé, c'était particulier, ou il y avait d'autres endroits ?

LH : Y'avait des quartiers autour de Nantes qui étaient encore plus importants. Vous aviez Saint-Sébastien. Et Doulon a été un grand secteur. D'ailleurs, il y a un livre qui est sorti avec les maraîchers du secteur de Doulon. Dont j'en ai un exemplaire.

CL : Donc vous faisiez partie d'un réseau...

LH : D'un groupement de maraîchers. A la *[je ne comprends pas]*, où il y a le Leclerc maintenant, il y avait un Monsieur Cassard [PHON], qui était maraîcher, qui a été président du groupe. Et quand il est arrivé à l'âge de la retraite, il m'a donné la suite. J'ai été trente ans président du groupe de maraîchers des Trois-Moulins.

CL : C'était quoi le rôle ?

LH : À l'époque, ça avait évolué. Les groupements de maraîchers se rassemblaient. Ils ont été un temps rue Fouré, quand il y avait le Champs-de-Mars. Mais après, la fédération des maraîchers a suivi, avec la coopérative et le Crédit agricole, à proximité du marché d'intérêt national. Et là, à ce moment-là, on avait les réunions de chefs de groupe qu'on appelait. Les présidents de groupe, on appelait ça communément les chefs de groupe. Et alors là, on prenait les notes. Et j'avais demandé à ce que chacun... parce que prendre des notes, c'est plus ou moins précis, j'avais demandé de recevoir un procès-verbal en quelques sortes pour transmettre l'information à tous les producteurs. Parce que dans

mon groupe, j'avais beaucoup de gens des Sorinières. On faisait les réunions aux Sorinières. Parce que c'était là que j'avais le plus d'adhérents de mon groupe. Et ça s'était étendu.

CL : Vous échangez sur les pratiques ?

LH : Non. C'étaient les informations courantes d'un tas de choses. Sur les pratiques du travail, il y a eu le CDDM. C'étaient des techniciens. Alors là, c'était quelque chose à part, où on avait encore des réunions, pour les informations théoriques, pour les traitements, tout... D'une façon à faire ça de façon sérieuse. Parce que les traitements, on fait ça de façon sérieuse, on ne fait pas ça n'importe comment.

CL : Les techniciens, ils venaient d'où ?

LH : C'étaient des gens qui avaient été dans les écoles d'agriculture. C'étaient des gens très très pointus, aussi bien sur la façon des cultures. Et alors, ils avaient un terrain d'exploitation à Carquefou, pour faire les essais. Ils nous indiquaient les résultats de telle variété, de telle maison de graines. C'était rendu à ce niveau-là. C'était très précis.

CL : Ça a participé à votre formation, ça ?

LH : De toute façon, dans des métiers comme ça, on est toujours en formation.

CL : C'était en quelles années-là ?

LH : Attendez, le marché d'intérêt national, a dû ouvrir en 69 je crois. Les techniciens sont venus vers les années 70 seulement. Dans les serres, et hors serres, j'avais emmené mon groupe pour faire une visite, pour voir le travail comment ils le faisaient. On avait fait un samedi après-midi d'information, d'études.

[0'38"41] – L'évolution de l'exploitation

LH : L'évolution, ça a toujours été d'essayer d'être le plus performant possible, dans les produits, la qualité des produits. Ça a toujours été le but. J'ai toujours été très dur, dur c'est peut-être pas le mot, très exigeant, sur la qualité.

CL : Vous vous êtes agrandis ?

LH : Non. On est resté avec la surface qu'on avait précédemment. Mais on avait quand même agrandi l'exploitation. Parce que dès lors qu'il est venu un tracteur, pis après il en est venu d'autres. Il n'y avait plus de cheval. Alors la surface qui était pour le cheval est passée en exploitation.

[0'39"28] – L'habitation

CL : Et le terrain vous appartenait ?

LH : A ce moment-là.

CL : Quand est-ce que vous l'avez acheté ?

LH : L'année que nous nous sommes mariés. Parce que j'avais demandé à la propriétaire de faire des travaux, Madame Rigaud, pour qu'on se loge. Comme ses biens étaient gérés par Monsieur Mouillé [PHON], l'expert-géomètre, c'est à lui que j'avais à faire. Alors donc ça s'est décidé. Monsieur Mouillé [PHON] m'a dit un jour : « *On va donc vous vendre.* » Alors au départ, il voulait vendre seulement les bâtiments. Mais moi, les bâtiments, ça m'intéressait pas : ce qu'il me fallait, c'est l'exploitation. Il a fallu encore parlementer. Et puis on est arrivé à l'achat de l'ensemble. Nous nous sommes mariés au mois d'octobre. On a fait des travaux préliminaires pour se loger. Dans deux pièces en bas, on avait fait le carrelage. Dans la chambre qui était à côté, on avait mis un lino parce qu'on n'avait pas mis de carrelage. Et les plâtres avaient été fait là aussi parce que ça fait tellement de saleté. Et on avait fait un plancher de béton, mais pas touché à la toiture. Parce que les actes étaient pas signés encore. On s'est mariés presque un an plus tard que prévu avec toutes ces mises au point d'achat. Si bien qu'on avait fait les travaux avant la signature des actes. Mais enfin, j'avais la parole de M. Mouillé [PHON] . Il était peut-être dur en affaire mais il était honnête.

CL : Vous avez donc partagé cette maison avec vos parents.

LH : Mes parents sont restés dans la pièce où nous sommes. C'était la chambre à coucher. C'est la pièce où je suis né. Et la pièce à côté, c'était la cuisine. Nous, on était dans les deux autres pièces à côté.

[0'41"30] – Vie familiale

CL : Votre femme travaillait ?

LH : Elle a toujours travaillé à l'exploitation.

CL : Vous avez eu des enfants ?

LH : Deux filles. Il y en a une qui habite juste à côté.

CL : Au 28 aussi ?

LH : Non, c'est la rue Darwin.

CL : Mais on peut entrer par chez vous ?

LH : Oui, mais ils donnent rue Darwin.

CL : La construction de la maison, elle s'est faite sur votre terrain ?

LH : Oui.

[0'42"02] – Ce qu'est devenue l'exploitation

CL : Maintenant ils sont où ces terrains de maraîchage ?

LH : C'est tout le lotissement Darwin. Y'a la rue Pasteur, y'a la rue Darwin, y'a la rue... mince, je m'en souviens plus.

CL : Votre exploitation, elle n'existe plus ?

LH : Y'a plus rien. Y'a plus rien. Il reste le potager, ici, c'est tout.

CL : Quand vous êtes partis à la retraite, vous avez tout vendu ?

LH : Tout vendu. On a vendu mon frère et moi. Mon frère était plus âgé, mais avec la retraite qui venait, rapprochée de la soixantaine, il a gagné des années. Et puis moi, à 60 ans je me suis arrêté. Depuis l'âge de 13 ans...

CL : Il n'y avait pas d'autres personnes pour reprendre ?

LH : Non. Les enfants sont toutes les deux dans l'enseignement. L'aînée des filles est directrice du groupe scolaire dans le secteur de Chantenay, vers la Contrie. L'aînée, c'est Marie-Chantal. Et Béatrice, elle est partie à Paris sans formation sans rien. Oh, ils ont travaillé dur. Et puis, Béatrice, elle a été directrice du groupe scolaire de *[je ne comprends pas]*.

CL : Pour terminer sur ces terrains, comment ça s'est passé la vente ?

LH : C'est un promoteur qui en a fait l'acquisition et qui a fait le lotissement.

CL : Ça vous a fait quoi ?

LH : Ben, y' a des gens qui veulent pas voir. Moi je dirais, non. Parce qu'on était pas loin de Nantes. Quand on a fait l'acquisition, la Houssais était en construction, à l'époque. On a d'ailleurs payé le terrain très cher, parce qu'avec la Houssais qui se construisait, on en a subi le contre-coup. A ce moment-là, y'avait pas l'école du Chêne-Creux. Quand j'ai vu le groupe scolaire se construire, j'ai dit : « *De toute façon, ça restera jamais une culture maraîchère une éternité.* » Et les enfants, j'avais pas envie qu'ils fassent ça, c'est un métier très dur. Pour la femme notamment. La femme, quand il faut qu'elle s'occupe de la maison, des enfants et du jardin, c'est très dur.

CL : Pour votre femme, ça a été dur.

LH : C'est du travail. Elle a fait des heures. Pour une bien petite retraite. Hélas, c'est comme ça.

CL : En quelle année vous avez vendu votre terrain ?

LH : En 90.

[0'45"30] – L'évolution du quartier

LH : Ça a changé. Il y a la construction du groupe scolaire, y'a... tout a changé. La rue, maintenant c'est une rue, avant c'était une petite route qui rejoignait le chemin à la Petite-Lande. Je l'ai connue pas goudronnée, hein ! Tout a évolué. On n'avait pas l'eau à la maison. J'entends, du service d'eau, c'était un puits. Le service d'eau était dans une partie du Chêne-Creux, mais quand la guerre s'est déclarée, y'a même des tranchées qu'ont été rebouchées sans mettre de tuyau. Et après on est reparti, je sais pas moi, quand ils ont envoyé le service d'eau, c'était dans quelles années, je ne voudrais pas dire de date car je pourrais raconter des choses erronées. Peut-être bien les années 50, même après ! Après les années 50, que le service d'eau a passé devant la maison, hein. Parce que la ferme de la Houssais, y'avait pas le service d'eau. Il devait y avoir Petite-Lande. Mais c'était pas rejoint d'un village à l'autre. C'était à quoi, 150 mètres de chez nous ? Les deux maisons de la propriété Rigaud [PHON], y'avait pas le service d'eau, on avait qu'un puit.

CL : C'est resté la campagne longtemps ?

LH : Oui.

CL : Vous êtes passés en quelques années de la campagne à la ville ?

LH : Oui, ça a été assez rapide.

CL : Qu'est-ce que ça a changé pour vous ?

LH : Rien. On a continué notre travail, notre exploitation. Y'avait certaines commodités. Pour nous, y'avait la maternelle du Chêne-Creux qui était quand même très proche. Pis y'avait quand même le primaire en face. Alors y'avait juste à traverser. Alors c'était quand même très avantageux pour nous. Ils ont pas connu le chemin que je faisais pour aller...

CL : La densification, ça apporte...

LH : Ça a apporté une amélioration du secteur.

[0'48"19] – La vie de quartier

LH : On se connaissait beaucoup. Y'a des gens, quand j'étais, une fois marié, des gens me disaient « *Oh ben j't'ai connu tout petit.* » Il y a une dame qui est décédée y'a pas très longtemps qui m'a dit : « *Tu sais p'tit Louis, j't'ai eu dans mes bras !* »

CL : Adulte, vous faisiez partie d'associations ?

LH : Non, parce qu'après, j'allais pas à Saint-Paul beaucoup, mais j'ai jamais fait partie de ces choses-là. Que ce soit Saint-Paul ou l'Amicale laïque. Par contre j'ai quand même milité au niveau des donateurs de sang. J'ai été 30 ans vice-président.

CL : Pourquoi ?

LH : Parce que j'avais envie de participer à quelque chose. J'ai donc été auprès du président, Monsieur Guégan [PHON], qu'est toujours président. Il s'est très bien démené. J'ai été 30 ans auprès de lui. Maintenant je vais plus aux réunions, vu mon âge. Faut mettre des jeunes. Mais je me fais un plaisir à aider encore. Quand il y a besoin de quelque chose, je suis présent.

[0'50"08] – Les engagements professionnels

LH : J'ai participé à la mise en place du marché d'intérêt national de Nantes. Quand il y a eu des commissions, de par la fédération des maraîchers nantais, pour faire la mise en place, pour donner des avis, on m'avait sollicité pour participer. Et j'ai été, depuis l'ouverture, jusqu'à la retraite, j'ai été membre de plusieurs commissions au marché d'intérêt national de Nantes. J'ai été président du groupement des producteurs-vendeurs. On avait un frigo collectif. J'en étais le président. Le frigo collectif, c'est qu'on

avait une chambre froide qui faisait 300 m³. A ce moment-là, comme on n'avait pas chacun son frigo, on était plusieurs adhérents. On avait formé un groupement pour gérer le frigo et j'en avais la présidence. Les adhérents mettaient leurs produits au frigo. Par exemple, vous aviez les produits qu'il fallait cueillir le samedi, comme il n'y avait pas de marché avant le lundi ou certains n'y allaient pas avant le mardi, ben on mettait la marchandise dedans. Ou si les produits invendus, pour le lendemain on mettait la marchandise dedans. Au lieu de revenir chez soi. Tout le monde avait pas un frigo à l'époque.

CL : Ça fonctionnait bien ?

LH : Très bien.

CL : Et ça existe encore ?

LH : Non. On l'avait vendu à un collègue de Vertou pour mettre des pommes. Je crois qu'il l'a vendu parce qu'il pouvait pas le monter chez lui à l'époque. Parce que nous, les maraîchers commençaient à disparaître de plus en plus. On manquait donc d'adhérents et ça finissait par coûter cher. Et puis, personne ne voulait en prendre la responsabilité. Alors on l'avait vendu.

[0'52"07] – Les loisirs

LH : Le dimanche souvent, on partait à la mer quand ils étaient petits. Beaucoup Notre-Dame-de-Monts, Saint-Jean-de-Monts, surtout Notre-Dame-de-Monts. Alors on allait beaucoup dans ce secteur-là parce que c'était en forêt et avec les enfants, c'était très pratique. Puis après on avait fait l'acquisition d'une caravane et on l'avait mise à la mer. Et on partait en vacances ensemble. Parce que comme on était deux couples sur l'exploitation, ce qui n'est pas toujours le cas, ça nous permettait mon frère et moi de partir à tour de rôle quelques temps en vacances. On avait chacun notre exploitation mais le travail était commun. Quand on partait, la production était entretenue et vendue. Parce qu'on n'arrête pas une production : faut continuer à vendre et à planter.

CL : En quelle année vous avez acquis cette caravane ?

LH : Je dirais en 70. Les années 70 il me semble bien. On est allés un peu partout : on est allés en Alsace, on est allés dans le centre de la France, on est allés dans les Pyrénées, dans les Alpes, on a été beaucoup sur la côte méditerranéenne, en Espagne aussi. J'ai fait le tour de l'Espagne avec la caravane. On avait été jusqu'à Cadix, Séville et on était remonté jusqu'à Granada. On avait monté après par l'autre côté. On avait fait étape à Saint-Loup. On y est allé plusieurs années. C'était un coin magnifique. On était dans les pins, juste en bordure de mer. Avec les enfants, c'était pratique parce qu'ils étaient dans l'eau. Et puis il n'y avait pas de rues à traverser. C'était mignon. Maintenant ce ne sont que des immeubles.

CL : Est-ce qu'il y avait des loisirs au quotidien ici ?

LH : Non, parce que le travail était là. C'était prenant. Et puis en dehors de l'exploitation, y'avait l'entretien de la maison. Soit le samedi après-midi ou le dimanche matin. J'ai jamais fait de tournées de vélo. D'ailleurs, ça se faisait pas comme maintenant non plus.

[0'55"34] – Activités de retraite

CL : Maintenant que vous êtes retraité, vous avez des activités ?

LH : Non, pas spécialement. Je m'occupe du jardin. J'ai fait pas mal de choses. Quand le terrain a été vendu, j'ai fait toutes les clôtures, et puis l'entretien du terrain. Et tant que faire se peut, j'aide ma femme. Elle a bien fait sa part de travail, je peux bien l'aider maintenant.

[0'56"12] – Ce qui a le plus changé à Rezé

LH : Toute l'évolution qu'il y a eu. Tout a changé. C'est plus le village comme jadis. On est un petit peu en ville.

CL : Quand vous nous raconter ça, on a l'impression que ça s'est fait naturellement, que vous vous êtes adaptés... ?

LH : Oui. On n'a pas eu de surprise. Ma femme non plus.

CL : Vous n'êtes pas nostalgique ?

LH : Non, pas du tout. Je me suis bien adapté. Au contraire. C'est le courant de la vie. Ça a évolué.

Regardez, par exemple, vous avez des gens qui sont rendus en pleine campagne et qui veulent s'arrêter dans leur exploitation et qu'ils n'ont pas d'enfant pour poursuivre. Ben des fois y'a des problèmes. Ils sont obligés de continuer à travailler parce qu'ils ne peuvent pas vendre leur exploitation. Alors c'est très grave. Ou alors, il y a des secteurs où les terrains ont été bloqués. Les gens peuvent pas vendre. Tandis que nous...

CL : L'urbanisation, ça a permis de recycler les terrains...

LH : D'une part. De plus avoir un fardeau sur le dos. Qu'est-ce qu'on aurait fait de ça si... c'est pas toujours évident de trouver une succession. Parce qu'aujourd'hui, les surfaces comme les nôtres, c'est périmé. Maintenant, ils sont rendus à 30, 40, 50 hectares. Et j'en passe, et le double. Voire certaines exploitations, plus de 100 hectares. Parce que y'a des très très gros matériels. Alors vous pouvez plus tourner dans 3 hectares. C'est pas possible. Nous, on n'a pas eu de suite, mais on aurait eu des enfants qui auraient suivi, ils n'auraient pas pu rester là, c'est pas possible.
